

Zeitschrift: Gazette musicale de la Suisse romande
Herausgeber: Adolphe Henn
Band: 1 (1894)
Heft: 12

Artikel: Hulda : de César Franck [suite]
Autor: Destranges, Etienne
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1068544>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

HULDA

DE CÉSAR FRANCK.

(suite.)

Au troisième acte, nous nous trouvons au sommet d'une terrasse crénelée, par une claire nuit d'été. On entend au loin les sonneries des troupeaux. Un beau prélude d'un sentiment calme et poétique, d'une magistrale facture musicale, précède cet acte. Le vieux Aslak et sa femme Gudrun demeurent indignés des rendez-vous d'amour, qu'ils ont surpris, d'Hulda avec Eiolf. Ils se retirent.

Quelques instants après, Hulda arrive impatiente de tomber entre les bras de son amant. Son monologue, en attendant la venue d'Eiolf (p. 147-156), renferme d'admirables parties. Je citerai surtout la délicate phrase : *Les derniers bruits du soir meurent sous le ciel d'or* (p. 148) ; celle qui suit (p. 149) : *O monts silencieux...* enfin (p. 152 et 153), le passage : *C'est l'heure coutumière...*

Eiolf arrive ; alors commence un duo d'amour qui remplit la fin de cet acte absolument dépourvu d'action, mais qui n'en est pas moins par les beautés musicales qu'il renferme le point culminant de la partition. Ce duo est absolument admirable. Il n'y en a pas qui puisse lui être comparé dans la musique française. La partie vocale et la partie symphonique forment un tout merveilleux, d'un charme captivant, d'une sérénité idéale. Tout serait à signaler dans cette scène entièrement belle d'un bout à l'autre. Pourtant les passages suivants méritent une mention spéciale : les deux ravissantes phrases du ténor : *Je sens en ton regard...* (p. 158), et : *Sous les étoiles d'or pâli...* (p. 159) ; le magnifique élan d'Hulda (p. 169) : *Où, le vent chantera*, enfin, l'ensemble : *Divine extase, où nos yeux éblouis...* qui est d'une mélodie exquise. Le rideau tombe sur cette page superbe.

Le quatrième acte se passe dans le parc royal, au milieu d'une fête de nuit. Pourquoi et comment nous y trouvons-nous transportés ? C'est ce que M. Grandmougin a négligé de nous expliquer comme bien d'autres choses d'ailleurs.

Une marche brillante ouvre cet acte, puis commence un long ballet allégorique représentant la lutte de l'Hiver et du Printemps. Toutes ces danses, finement et ingénieusement orchestrées, sont ravissantes. Elles abondent en idées élégantes et gracieuses, pleines d'une étonnante jeunesse. Qui aurait cru que le sévère organiste de sainte Clotilde eût pu écrire un ballet avec autant de verve ? « Je crois avoir fait quelque chose de bien, disait un jour

le compositeur, mon ballet me plaît. Pour voir si cela allait, je me le suis dansé avec M^{me} Franck. »

Pauvre cher maître, il disait cela avec une naïveté touchante, sans penser combien l'idée de Franck, esquissant un pas, devait paraître drolatique à ses interlocuteurs !!! Parmi les numéros les plus réussis, je signalerai l'*animato* (p. 194-198) ; l'arrivée du printemps (p. 200, 201), annoncée par une agreste mélodie des hautbois, enfin la danse des ondines (p. 214 et suiv.), avec les chœurs qui l'accompagnent.

Le ballet achevé, tout le monde se retire. Swanhilde arrive toute désolée de l'abandon de son fiancé Eiolf. Thordis qui survient lui promet de lui envoyer le chevalier. Celui-ci arrive hésitant et troublé et après quelques minutes d'entretien, il se laisse entièrement reprendre par le charme de la jeune fille. Il promet d'abandonner Hulda. Celle-ci, dissimulée par les arbres, a tout entendu. Toute cette scène est bien rendue. Les passages les plus saillants sont les doux reproches de Swanhilde : *Te souviens-tu, dis-moi* (p. 258-262), et le trio auquel donne lieu l'arrivée d'Hulda. Eiolf et Swanhilde sortent enlacés. Hulda reste seule, le cœur rempli de rage. En ce moment, les trois frères Aslak traversent les jardins. D'où viennent-ils, où vont-ils ? Mystère ! Hulda se dresse devant eux et leur propose de leur livrer Eiolf. Le marché est conclu. Ces pages, très sobrement traitées n'offrent rien de bien saillant. Le chœur qui termine l'acte est quelque peu poncif. Il y a là une coupure à faire.

Un changement de vue nous amène sur une falaise dominant la mer, près du chalet d'Eiolf. Hulda attend l'infidèle. La plus grande partie du prélude de cette dernière scène ramène le thème caractéristique que j'ai signalé au début du prélude du quatrième acte. Les paysans passent en chantant un chœur d'une délicieuse couleur. C'est une des perles de la partition. Les Aslak sont fidèles au rendez-vous. Hulda les fait se cacher ; quand ils l'entendront prononcer le mot *adieu*, ils pourront se jeter sur Eiolf. Ce dernier arrive pour un entretien suprême ; mais Hulda lui épargne un pénible aveu : elle lui arrache brusquement son épée, les Aslak le frappent à mort. Ceux-ci veulent alors tourner leur fureur contre Hulda, mais les serviteurs d'Eiolf attirés par les cris sortent du chalet. Les Aslak s'enfuient ; Hulda, seule désormais, dit adieu à cette terre cruelle où elle a souffert et se précipite dans l'océan. Ses dernières paroles sont d'une déclamation magnifique.

Hulda est une œuvre d'entière, d'absolue sincérité. Si, par certains côtés et par suite de la coupe don-

née par M. Grandmougin à son piètre livret, l'opéra, au prime abord, paraît conçu dans l'ancienne formule, un examen attentif ne tarde pas à démontrer qu'il n'en est rien. Cette partition, au contraire, est absolument moderne, tant au point de vue harmonique qu'au point de vue mélodique. Franck n'a point fait usage de *leitmotiv*, non pas qu'il en condamnat l'emploi, puisque, dans d'autres œuvres, purement symphoniques, il s'en est servi avec bonheur, mais probablement parce qu'il n'en a pas aperçu la nécessité dans l'œuvre présente. On y trouve bien quelques retours de différents motifs, mais ils n'offrent pas les qualités du véritable thème conducteur, et, dans ces conditions, je ne crois pas qu'on doive les considérer comme tels. Pourtant, si Franck a laissé de côté le *leitmotiv*, il a eu soin de souligner à l'orchestre la partie vocale par des dessins, indépendants et sans cesse renouvelés, mais toujours caractéristiques, et par des harmonies d'une rare suggestivité. Quand à l'instrumentation, effacée à dessein dans certaines parties, elle est, la plupart du temps, d'une richesse extrême.

L'œuvre posthume de César Franck restera, malgré les défauts du poème, comme l'une des plus belles, des plus pures manifestations de la musique française. Sa place est marquée à l'Académie nationale de musique, à côté des chefs-d'œuvre de Wagner.

ETIENNE DESTANGES.

S U I S S E

GENÈVE

Aucun de nos chroniqueurs n'ayant pu assister au concert du Chœur de Notre-Dame, nous nous bornons à reproduire ici l'article d'un de nos confrères :

Il y avait le mercredi 30 mai réunion nombreuse à Notre-Dame pour entendre le chœur mixte de cette église, lequel exécutait un grand concert, sous la direction de M. Georges Humbert.

Après une entrée d'orgue, jouée par M. G. Humbert, les choristes ont chanté une messe brève d'Attenhofer, d'un bel effet et sonnant bien, pour chœur mixte, soli et orgue ; ce dernier était remplacé par un harmonium placé dans le fond de l'église et tenu avec talent par M. Gustave Ferraris. Les solis étaient chantés avec goût par M^{lles} Besançon et V. et M. Saxod.

La seconde partie du concert a eu lieu à l'orgue, que jouait M. Humbert, avec sa compétence, bien connue. D'abord M. Saxod, dont la voix se discipline chaque jour, a dit un air d'*Elie*, de Mendels-

sohn ; M^{lle} Besançon a chanté un bel *Ave Maria*, de Luzzi, d'une voix assouplie et bien posée ; et, ensemble, ils ont interprété un *O Salutaris* de Saint-Saëns d'un grand caractère. M. Holzmann a fait goûter une fois de plus son jeu expressif et sa belle qualité de son dans un *Adagio* pour violoncelle de Mozart et un *Largo* de Hændel.

Le programme comprenait une seconde messe pour chœur et orgue, l'œuvre 159 de J. Rheinberger, d'un tour très mélodique, tout en présentant des harmonies enveloppées d'un effet étrange et pénétrant. Nous aimerions entendre cette remarquable composition à tête reposée, c'est-à-dire au commencement d'un concert et non à la fin, lorsque l'attention est émoussée. Autant qu'on peut juger à première audition, le *Gloria* est fort beau ainsi que le *Benedictus*, traité en canon, et l'*Agnus Dei*, d'une grande pureté de lignes.

En terminant, nous féliciterons M. G. Humbert du bel ensemble et des nuances artistiques qu'il obtient du chœur mixte qu'il dirige, et qui contient des voix de femmes fraîches et étendues, ainsi que des voix d'hommes souples et sonores. C'est bien quelque chose que de réunir de bons éléments, mais il faut savoir les mettre en œuvre, et en cela excelle le jeune et habile organiste de Notre-Dame.

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas, les auditions d'élèves se suivent et... se ressemblent toutes ! Loin de nous cependant l'idée de critiquer les nombreux professeurs qui, à la fin de chaque saison nous convient à entendre quelques-uns de leurs élèves. Nous savons trop la peine que coûtent les préparatifs de ces soirées mémorables pour les auditeurs, grâce à la longueur du programme — d'un genre trop salonnier, en général — et à la chaleur étouffante de la salle, pour les élèves, grâce à l'émotion et au succès qui, tous deux, manquent rarement ; pour les professeurs enfin, si la peine porte en soi sa récompense — c'est ce que nous tenons à leur souhaiter à tous ici.

Parmi les auditions les plus réussies, signalons celles de l'Académie de musique (dir. M. Richter), de M^{me} Bastard-Foëx et de MM. Colombatti, L. Rey, O. Schulz dont on lira les programmes dans le prochain numéro, ainsi que ceux des auditions d'élèves les plus récentes à l'Institut de musique de Lausanne.

BALE

LE FESTIVAL BEETHOVEN

La ville de Bâle qui, incontestablement, occupe dans notre Suisse le premier rang comme ville musicale, vient de célébrer la mémoire de Beethoven par des exécutions modèles de ses œuvres capitales. La solennité a duré trois jours, les 17, 18 et 19 juin, et grâce au concours des excellents artistes engagés, grâce surtout à la présence du *Quatuor Joachim*, ces fêtes musicales ont revêtu un cachet tout spécial de